

Sébastien Junca

*Préface de Gérard Mordillat*

# AU CŒUR DE LA CRISE

**CARNETS OUVRIERS**



Demopolis

# Au cœur de la crise (Extrait)

Sébastien Junca

Image de couverture : Alexandra Delabie. Editions Demopolis

Tous droits réservés pour tous pays.

Contact : [sebastienjunca@laposte.net](mailto:sebastienjunca@laposte.net)

## Du même auteur

Aux Éditions de l'Arbre d'Or :

- *Les Naufragés de Dieu, 2008.*
- *L'Envers du monde, 2008.*

Aux Éditions Édilivre :

- *De feu et de sang - Les charniers de lumière, 2010.*
- *Blessure d'étoile - La face cachée de l'évolution, 2011.*
- *Petit manuel de survie, de résistance et d'insoumission à l'usage de l'ouvrier moderne, 2011.*

Aux Éditions Demopolis :

- *Au cœur de la crise – Carnets ouvriers (Préface de Gérard Mordillat), 2014.*

En téléchargement libre :

- *La Sensation du gouffre. Poèmes en prose et autres textes, 2015.*
- *Le Vouloir du Véridique. Carnets hygiéniques, 2015.*
- *Le Totem et l'atome. Introduction à la mécanique des dieux. 2017.*

# **Au cœur de la crise**

Carnets ouvriers  
(Extrait)

## Introduction

Insidieuse, pernicieuse et contagieuse, la peur n'a de cesse aujourd'hui de progresser au sein du monde du travail. Depuis les plus hauts sommets de la hiérarchie jusqu'au dernier échelon de la plus modeste fonction, elle en contamine progressivement tous les organes. Elle conduit les uns à demander toujours plus sous prétexte de gains de productivité, de parts de marché et de sauvegarde de l'emploi. Pour les autres, elle consiste chaque jour davantage à courber l'échine, à renoncer jusqu'à la satisfaction du travail bien fait comme à toute forme d'épanouissement personnel.

### **De la division du travail à la fracture sociale**

*« La division du travail ne saurait donc être poussée trop loin sans devenir une source de désintégration. »*

Émile Durkheim,  
*De la division du travail social.*

Que cherchons-nous au travail et de manière générale dans chacune de nos activités ? Au-delà de l'aspect financier qui participe de notre survie et donc de la satisfaction des besoins élémentaires, qu'attend-t-on de notre activité professionnelle sinon une forme de reconnaissance, de valorisation et d'appartenance sociale ? Le sentiment d'œuvrer pour quelque chose qui sans doute nous dépasse par ses dimensions et ses prolongements, mais qui, dans le même temps, donne à chacun l'opportunité de se transcender et de

participer à sa propre évolution.

Pour qui a la chance d'avoir un emploi, force est de constater que le monde du travail est le plus souvent en rupture avec les valeurs transmises par la société. Ce faisant, un observateur attentif et prévenu ne pourra ne pas constater la dichotomie croissante entre la société civile et le monde du travail. Au fil des plans sociaux, de la progression du chômage et de la Crise, les contradictions s'accroissent jusqu'à parfois se demander si *Les Droits de l'Homme et du Citoyen* ne sont pas restés aux grilles de l'entreprise. Car celle-ci n'est rien moins qu'un état dans l'État, souvent totalitaire, parfois même tyrannique ; rarement démocratique. Un monde où les chefs, les règles et les gratifications sont parfois en totale contradiction avec ceux de la société civile. L'individu y est le plus souvent ignoré dans sa singularité. Il doit autant que faire se peut adopter un comportement - aujourd'hui un « savoir-être » - en adéquation avec l'esprit de l'entreprise et qui se résume la plupart du temps en un seul mot : docilité. La tenue de travail, l'« uniforme » au sens propre est la première étape de cette dépersonnalisation. Il nivelle, formate et fond la masse ouvrière en une seule entité productive. Aussi, toute forme de singularité, d'originalité ou de diversité individuelle ou intellectuelle y est le plus souvent proscrite car « contre-productive ». Les initiatives personnelles sont découragées. Non pas directement et de façon brutale - l'époque est révolue ; mais par tout un cheminement complexe de l'information. Par la succession d'étapes multiples au sein de la hiérarchie qui sont autant de filtres et de fusibles plus propre à tuer dans l'œuf toute idée nouvelle qu'à véritablement aider l'opérateur.

J'ai longtemps cru que le R.H. de D.R.H. signifiait Relations Humaines. C'est dire mon innocence. Encore aujourd'hui, il m'arrive d'hésiter et de devoir réfléchir un instant. *Ressources Humaines* ! Comme il est des ressources minières, pétrolières, gazières, agricoles ou alimentaires. Le mot à lui seul en dit long sur le regard porté par l'industrie et le monde du travail en général sur l'ouvrier ou l'employé. Cette manne humaine, charnelle et cérébrale dont on peut disposer au même titre que n'importe quelle énergie dite

« renouvelable » et relativement bon marché. Le mot trahit quant à lui tout ce que l'homme dirigeant peut penser de l'homme dirigé et le plus souvent digéré comme n'importe quelle autre ressource énergétique.

Le travail, chaque jour davantage, devient synonyme d'aliénation. L'effort que nous consentons a perdu au fil du temps et des progrès technologiques de sa signification première. Nous savons bien intellectuellement que nous travaillons pour vivre. Mais ce « vivre » d'aujourd'hui est-il encore semblable à celui d'hier ? Notre vie nous apparaît de plus en plus contrefaite, faite de tout ce que la société de consommation et d'assouvissement des désirs nous enjoint de produire et de posséder. Alors que c'est en vérité de notre vie dont on nous dépossède. Aujourd'hui, nous ne savons plus très bien pourquoi ni pour qui nous travaillons. Nous avons le sentiment qu'une forme d'absurdité s'est imperceptiblement substituée au sens premier de nos existences laborieuses. Un non-sens qui consiste à entretenir par notre travail d'un côté et notre insatisfaction de l'autre, un système qui profite honteusement à quelques inaccessibles privilégiés plus qu'à ceux-là seuls qui entretiennent de leur sueur cette absurde mécanique consumériste. Nous sentons bien que la plupart des choses que nous possédons ne sont pas indispensables à notre survie. Pour autant, nous ne pouvons échapper à la mode, à la satisfaction de désirs qui, nous en avons l'intuition, sont autant d'ersatz sensés dissimuler un désir plus originel et authentique.

La crise majeure que le monde moderne subit aujourd'hui n'est pas tant une crise de la croissance qu'une véritable crise de croissance. Avec le temps et la complexité exponentielle des sociétés, l'homme n'a cessé de gagner en individualité. Aux époques les plus reculées, le communisme était à la base des structures sociales et économiques des premières sociétés humaines. Confondu avec sa tribu, l'individu n'était qu'à l'état larvaire. Ses désirs reflétaient ceux de son clan. Toute sa vie n'était réglée que sur celle du groupe. Avec la naissance des sociétés plus complexes et la division du travail social, l'individu est devenu une promesse, un rêve désormais possible. Avec la spécialisation des tâches et ses infinies conséquences sociales, l'individualité et l'individualisme sont allés

croissant. Néanmoins, toute personne est avant tout personne sociale ; définit par son rôle au sein de la collectivité. En retour, la seule perte de son emploi constituera une atteinte grave à son intégrité psychologique autant que physiologique. Boris Cyrulnik nous dit à ce propos que c'est la règle sociale qui impose une conduite, qui induit une psychologie et peut même modifier un métabolisme<sup>1</sup>.

Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, avec l'avènement des *Droits de l'Homme et du Citoyen* puis avec la révolution industrielle, chacun s'est progressivement trouvé confronté à une forme de schizophrénie naissante. Au sein de la société civile, l'individu a considérablement gagné en autonomie, en liberté individuelle et en personnalité. À l'inverse, les exigences de la productivité, de la croissance économique et industrielle, les ressources humaines inépuisables et le spectre du chômage ont paradoxalement dévalorisé l'individu ouvrier. Jusqu'à en faire un matériau de plus en plus bon marché.

C'est surtout avec la mécanisation que la division du travail a commencé à répandre ses effets les plus pervers. Ce qui n'était aux origines de la société que spécialisation des individus au travers de leurs aptitudes naturelles, dons, talents ou goûts particuliers, est progressivement devenu, avec la mécanisation des tâches les plus complexes, source de simplification et de limitation du travail pour l'ouvrier. Ce qui a eu pour premier effet de dégrader progressivement ce dernier du rang d'artisan à celui de manœuvre, comme le dit Proudhon. Ce qui était jusque-là et depuis des millénaires, source d'épanouissement, de fierté et de progrès social, est devenu en l'intervalle de deux siècles, un puissant outil de servitude, d'oppression sociale et de pillage de la Terre.

Or, l'individu exacerbé dans ses désirs, ses besoins, sa conscience même, exige toujours plus de lien social, de communication, d'implication au sein du groupe et de reconnaissance de sa part. À travers le sentiment de se sentir utile, il y trouve sa raison de vivre. C'est là tout le paradoxe de la division du travail. Jusqu'au seuil de la révolution industrielle, elle avait contribué à émanciper l'individu et

---

1 Boris Cyrulnik, *Sous le signe du lien*, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2010, p. 136.



à l'affermir par un rôle spécifique au cœur de la société. Jusque-là, la division du travail génère le lien social. Mais, en poussant la spécialisation jusqu'à la plus grossière simplification, cette même rationalisation a littéralement dépouillé l'homme de toute personnalité. Du moins sur le plan professionnel. Enfin, l'avidité croissante des masses laborieuses en matière de temps libre, de loisirs et de divertissements est en proportion de la frustration et du mal-être vécus au quotidien sur le lieu de travail. À tel point que loisir et temps libre sont eux-mêmes devenus une véritable industrie et des enjeux économiques majeurs.

Si tout au long de l'histoire la division du travail a largement contribué au développement des sociétés humaines, des individus et de leur conscience ; elle n'en demeure pas moins une menace quant à l'avenir même de notre modèle social. Car cette prétendue rationalisation, poussée dans ses dernières limites a pour effet pervers d'affaiblir dans les mêmes proportions le lien social qui en est la clé de voûte. La division excessive du travail prive tout homme de son pouvoir créateur sur la chose fabriquée. Non seulement dépossédé de sa force de travail, il l'est aussi de son ouvrage par le système qui l'exploite. L'homme n'est désormais plus qu'un mécanisme de chair et d'os, une cosse vidée de sa moelle productive qu'il ne contrôle pas davantage que la chose produite.

Depuis la révolution industrielle et la mécanisation, toutes les formes de surproduction et de surconsommation ont au fil du temps dépouillé la Terre de ses richesses et l'homme de sa dignité. La seule production des ressources nécessaires à notre survie et au simple bien-être s'est progressivement muée en une surconsommation effrénée. Elle finira par conduire les sociétés à la ruine, entraînant à leur suite celle de notre planète.

Pour échapper au paradoxe, il faudra que l'homme de la rue réduise ses désirs, ses ambitions. Qu'il apprenne une certaine frugalité. Quand le travailleur s'attachera à redonner du sens à son labeur. À terme, le travail devra permettre à chacun d'être en adéquation avec sa personnalité profonde. Celle que la société dite « de consommation » encourage le plus souvent à l'excès mais qui est contrainte de rester au vestiaire dès que le tout un chacun retrouve

sa besogne.

L'entreprise est une microsociété à part entière. Un monde clos mais qui, du fait d'une hyperactivité naturelle est un lieu privilégié d'étude des rapports humains, des attentes, des motivations et des ambitions de chacun. Elle est de par sa nature une hypertrophie, une excroissance des caractères sociaux. Elle présente à l'observateur tout ce que la société humaine civile possède à l'état dilué. Elle est une concentration de forces, de désirs, d'attachements, de répulsions, de frustrations, de peurs, d'espoirs déçus et de rêves parfois réalisés.

L'entreprise a ses lois, ses codes, sa morale, sa « religion », ses mythes et ses rites. Mais comme toute société aussi, elle possède ses élites et ses exclus ; ses nantis et ses parias. Elle est également le fer de lance de toute société car elle est le lieu de tous les changements, de toutes les révolutions économiques et sociales. L'avenir s'y prépare comme en un laboratoire. Elle est également le lieu du pouvoir par excellence parce que c'est en son sein que se crée la richesse des nations en même temps que se prépare le destin des peuples.

Ces dernières décennies, les industries, les entreprises, les nouveaux produits de consommation, les révolutions technologiques successives ont plus changé le visage du monde que toutes les idées philosophiques, religieuses ou politiques réunies. Force est de constater que sans la domestication et la manipulation des forces vives d'une nation, les pouvoirs politiques ou idéologiques ne sont rien. Une armée peut toujours se désigner un chef parmi les plus valeureux de ses guerriers. Un chef sans armée est un homme nu. On le voit aujourd'hui, les puissances politiques de tous horizons sont largement inféodées aux puissances industrielles dont elles sont le plus souvent les marionnettes. Les lobbies les plus puissants sont les pourvoyeurs de fonds des candidats de tout bord. Qui plus est, indirectement, en privilégiant les plus puissants groupes industriels, on ménage en même temps le peuple sous couvert de sauvegarder l'emploi, autrement dit, la domestication et l'exploitation de l'homme par l'homme.

L'unité constitutive de la société n'est pas la famille, nous dit Proudhon, mais bel et bien l'atelier. Aussi, espérer un tant soit peu

changer le monde, c'est avant tout changer l'entreprise ainsi que notre rapport au travail et à la chose produite. Dorénavant, c'est par les activités de transformation, de production et de consommation que passe l'évolution de l'espèce humaine et de son environnement économique et écologique. Changer notre façon de vivre et d'être au monde c'est d'abord changer notre façon de travailler. Car si l'industrie a jusqu'à présent injecté de la vie dans nos sociétés, il devient aujourd'hui urgent qu'elle puisse y injecter du sens ; de l'humanité en somme.

À titre d'exemple, les richesses générées par la production et la consommation de masse auraient dû, dès les origines de l'industrie, être équitablement réparties sur l'ensemble des acteurs de cette production : les ouvriers comme tous les autres intervenants du système productiviste. Or, contrairement à toute logique et à toute justice, c'est le propriétaire du lieu de travail, de l'atelier, de la parcelle agricole ou du bureau qui s'attribue l'essentiel de la plus-value. Ajoutée à cela l'économie opérée sur la formation des salariés au sein même des ateliers. Formation des plus jeunes assurée par les anciens. La plupart du temps sur leur temps de production, et sans plus de reconnaissance matérielle, de valorisation ni même de gratitude. Ainsi, et sans déboursier le moindre centime, les entreprises assurent la transmission des savoirs entre générations, bénéficiant chaque jour davantage des connaissances acquises par chacun tout au long de sa carrière. Expérience à laquelle l'entreprise est la plupart du temps étrangère mais dont elle sait opportunément recueillir tous les fruits avant que l'arbre ne meurt.

Enfin, la mécanisation des moyens de production aurait dû dans l'absolu permettre à chaque travailleur de recueillir les fruits de cette substitution mécanique. La machine ne devait remplacer l'homme que dans sa force de travail, quand le fruit de ce travail lui-même aurait dû, en toute logique et légitimité, revenir pour l'essentiel, d'une manière ou d'une autre, à ce même travailleur et aux générations futures. Or, loin d'alléger la pénibilité et contribuer de la sorte au bien-être et à l'amélioration du niveau de vie de la société, l'industrie et la mécanisation n'ont servi qu'à enrichir quelques privilégiés aux dépens des plus humbles. de surcroît, ces spoliateurs

ont honteusement profité de la force collective pour créer autant de produits de consommation, pour la plupart inutiles. Lesquels sont revendus à ces mêmes classes laborieuses qui les fabriquent pendant qu'on les dépouille de leur temps, de leur santé et de leur dignité. S'il fallait isoler des parasites au sein du corps social, les capitalistes (gros actionnaires, banquiers, financiers et autres spéculateurs) seraient à n'en pas douter les plus représentatifs de l'espèce. Détournant pour leur seul profit l'essentiel des richesses produites chaque jour par la collectivité et la force commune des travailleurs réunis. Dès lors, on pourrait logiquement prétendre à ce que le coût du chômage ne soit plus supporté que par les seules entreprises et autres sociétés financières et non plus par les cotisations des travailleurs le plus souvent sous-payés au regard des profits générés. Mais le cœur du problème réside plus encore dans ce perpétuel état d'insatisfaction des masses habilement entretenu par le système capitaliste. Une insatisfaction qui trouve pour l'essentiel son origine dans des méthodes de production aliénantes et dont les conséquences – la surconsommation et la surproduction – entretiennent en continu le mouvement productiviste. Aujourd'hui, l'imitation des classes les plus aisées, la mode, les loisirs sont autant de moyens de valorisation, d'intégration et de reconnaissance sociale. Autant d'ersatz sensés suppléer à une vie de labeur le plus souvent dépourvue de sens. [...]

LA SUITE SUR :

© Éditions Demopolis, 2014  
4, rue Scipion  
75005 Paris  
[www.demopolis.fr](http://www.demopolis.fr)

